



Rêve et réalité du Golem au musée d'art et d'histoire du judaïsme

Ou comment les avatars d'une légende juive remontant au XVI^e siècle nourrissent le débat très actuel autour de la frontière de plus en plus poreuse entre l'artificiel et le vivant.

Dernièrement on pouvait voir sur les écrans « Ghost in the shell », le film de Rupert Sanders avec Scarlett Johansson dans le rôle titre. En robot féminin doté d'une conscience, elle était supposée

incarner l'héroïne créée il y a près de trente ans par le mangaka Masumune Shirow. Si la version occidentale de la formidable bande dessinée japonaise n'était guère convaincante, le scénario héritait d'une vieille histoire qui avait commencé dans les rues du ghetto de Prague au XVI^e siècle.

En effet, les habitants soucieux de se prémunir contre les attaques dont ils étaient périodiquement l'objet se tournèrent vers leur rabbin. Celui-ci à son tour demanda l'aide du ciel. Obéissant à l'ordre divin, il se rendit dans l'obscurité de la nuit sur les rives de la rivière traversant la ville. Avec la boue de la berge il façonna une forme humaine, lui donna vie et l'habilla. D'apparence fruste, ce Golem dénué de parole, suivait ponctuellement les instructions de son maître et protégeait efficacement la communauté juive.

Mais son existence fut éphémère. La légende à cet égard hésite. Sa puissance avait-elle apporté la paix au point que sa présence n'était plus nécessaire ou devenue une force incontrôlable, l'avait-on renvoyé sans autre forme de procès à la poussière de ses origines ? Malgré cette indécision, une chose était sûre, ses restes étaient toujours ensevelis dans les combles de la synagogue pragoise. Tel fut le mythe, qui allait connaître un succès considérable à la fin du XIX^e et tout au long des siècles suivants. Toutefois avant de revenir sur l'incroyable postérité populaire de ses nombreux cousins et autres héros apparentés de Nosferatu à Frankenstein, il faut revenir sur le versant érudit de l'aventure qui accompagne depuis plus de 2000 ans les soubresauts de la mystérieuse créature.

Entre la Bible et la Kabbale

La première occurrence [1] du Golem remonte à la Bible, notamment aux Psaumes 139, 15-16 qui soulignent le caractère intermédiaire d'une masse informe à mi chemin de l'être humain. À force d'interprétation, les kabbalistes composèrent le rituel de son passage au vivant. Le Talmud rapporte que des rabbins du III^e et IV^e siècle se sont livrés avec bonheur à l'opération. Apparemment transgressif, cet acte pratiqué par des hommes purs témoigne au contraire d'une proximité avec le divin s'il est accompli dans les conditions appropriées. Il y a en effet un parallélisme troublant entre le Golem et la création du monde.

Le Dieu de la Bible est comparé dans le *Sefer Yetsirah*, traité de cosmologie hébraïque (III^e-VI^e siècle) à un potier sculpteur et c'est ce livre qui sert de matrice au double humain modelé à partir de la glaise. De plus, les talmudistes considèrent que le monde a été formé à partir de la permutation des briques de l'alphabet hébreu. Activer le Golem, c'est inscrire sur son corps Emet (la vérité) ; le désactiver, c'est effacer la première lettre du mot qui se transforme en Met signifiant alors la mort.

Ces considérations philosophiques, théologiques et morales construisent en filigrane les variations d'une mythologie dont le plein essor commence avec le roman de Gustav Meyring (*Golem*, 1915) et surtout avec les



[Visualiser l'article](#)

trois films que Paul Wegener consacre, entre 1915 et 1920, au colosse d'argile. Ce début tonitruant correspond à la crise de la Grande Guerre, période de confusion généralisée qui contribue ainsi à l'émergence de l'un des premiers monstres du cinéma. Devenu ingérable, son anormalité inquiète et représente aussi bien la peur de l'autre que la part ténébreuse de l'humain. Le défenseur mué en destructeur s'affranchissant de sa relation à la divinité entre en concurrence avec elle. La variante cinématographique ouvre la question de la reproductibilité et dans le même élan creuse le rapport de la copie et de l'original.



Paul

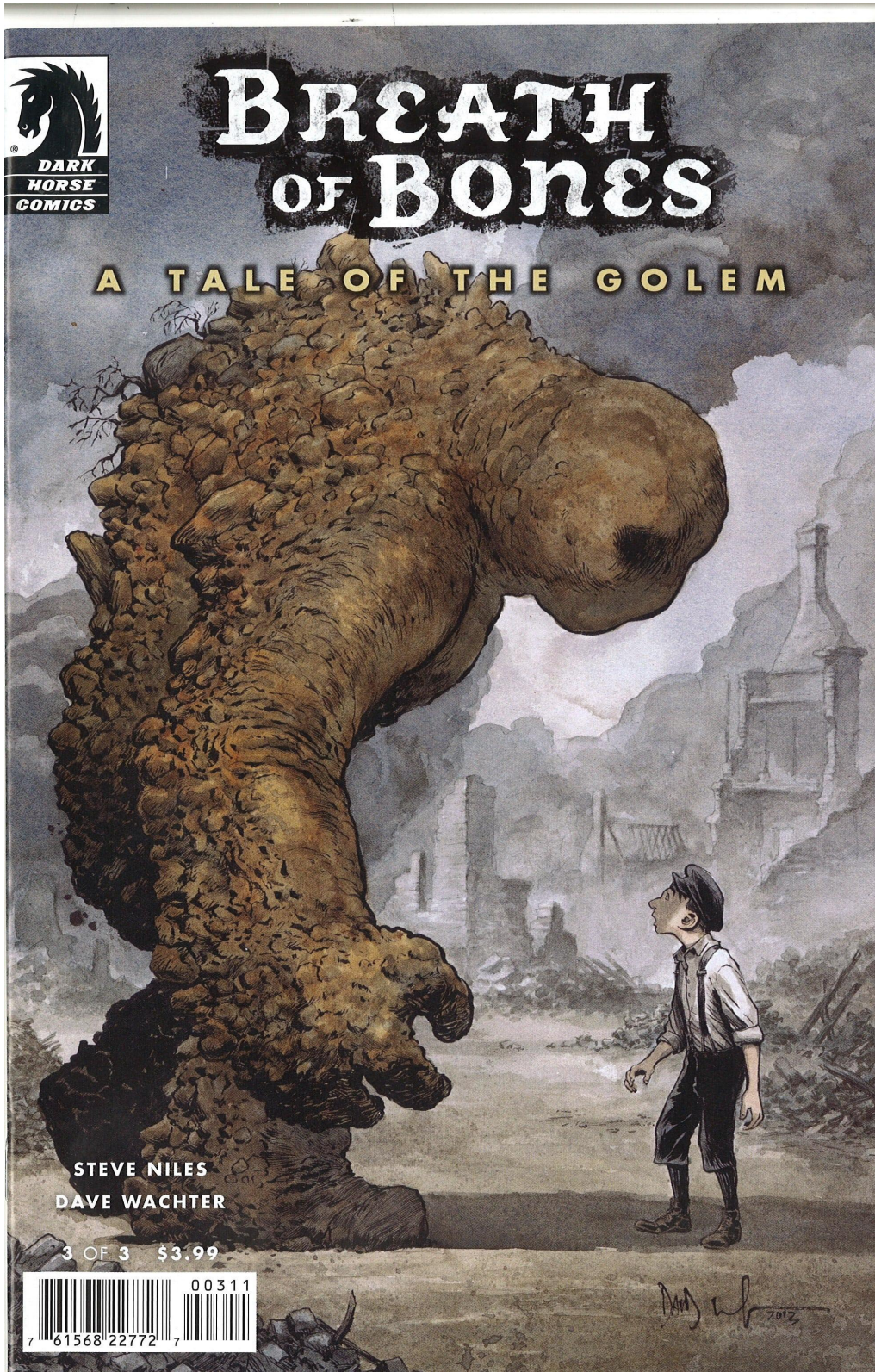
Wegener, Le Golem, comment il vint au monde, 1920. Deutsche Kinemathek, Berlin © succession Paul Wegener



L'utopie de l'homme machine

Dans l'ombre portée des conflits internationaux, il surfe sur les vagues de la Seconde Guerre mondiale, s'insinue dans les affres de la guerre froide et tutoie la terreur atomique. Une fois lancée, la progression de la figure monstrueuse envahit progressivement tous les supports et tous les continents – on le trouve au Japon dans les jeux vidéo comme dans les pages des comics américains. En compagnie des *Fantastic Four* (les Quatre Fantastiques), il sera dans l'univers Marvel *The Thing* (La Chose) un super héros de pierre au pouvoir fracassant. Après cinquante ans de bons et loyaux services, la série s'éteint en 2011 sans compter les éventuelles résurrections.

Aujourd'hui, ce Golem plus que millénaire rencontre d'autant plus notre actualité que les biotechnologies, les développements de l'intelligence artificielle interrogent la réalité de cet homme augmenté brouillant les frontières du virtuel et du vivant. La série photographique dédiée aux images de mannequins par Valérie Belin travaille très précisément ce trouble. On se prend à osciller entre le réel et l'artifice ne sachant pas ce qui relève de l'un ou d'autre.





Steve Niles (texte), Dave Wachter (dessin), *Breath of Bones. A Tale of the Golem*. Milwaukie (Oregon), Dark Horse Comics, 2013 Paris, musée d'art et d'histoire du Judaïsme © Dark Horse Comics

Photographié en 2015, le regard que *Junita* pose sur nous emprunte si bien aux deux univers que la nature du face-à-face devient indécidable. Une ambiguïté dont se réclame Gershom Sholem (1897-1982), le plus fin des spécialistes de la mystique juive qui n'a pas hésité à rapprocher les lettres de l'alphabet hébreu du code binaire de l'informatique indiquant que le langage de l'ordinateur est une forme moderne de la Kabbale voire une amélioration. Au lieu d'être relégué au rang de défenseur de l'humanité, le Golem exprime dorénavant « ... une tentation et un horizon. Nous rêvons désormais à l'autofabrication de nous-mêmes, à un remodelage de notre être. » [2] Et pour bien montrer cette filiation, le nouvel ordinateur qu'inaugure Israël, en 1965, a pour nom Golem. Derrière le mythe, l'utopie de l'homme machine avance donc à grands pas.

Valérie Belin, *Junita*, 2015, Tirage pigmentaire, 177,5 × 134,5 cm, Paris, galerie Nathalie Obadia © Adagp, Paris, 2017

[1] Cf. *Les origines du Golem*, article d'Elisabeth Baer dans le catalogue de l'exposition publié sous la direction d'Ada Ackerman qui en est la commissaire. p. 36-44. *Musée d'art et d'histoire du Judaïsme* et les Editions Hazan. *Golem. Avatars d'une légende d'argile* ouvre ses portes jusqu'au 16 juillet 2017. [2] *Golem-machine*, article de Michel Faucheux dans le catalogue de l'exposition p.117.